

Querelle de Roberval de Kevin Lambert

Camille Toffoli

Number 269, Summer 2019

Êtes-vous sérieux? Postures ironiques et usages du trivial

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91322ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Toffoli, C. (2019). Review of [*Querelle de Roberval* de Kevin Lambert]. *Spirale*, (269), 30–32.

La rhétorique du lunchroom

QUERELLE DE ROBERVAL

KEVIN LAMBERT

Héliotrope, 2018, 277 p.



Autour de sa parution à l'automne dernier, plusieurs critiques ont décrit *Querelle de Roberval* comme un « roman social » doublé d'une part de fantastique ou de réalisme magique. Cette fiction met en scène un groupe d'employés et employées de la scierie de Roberval en grève pour l'amélioration de leurs conditions de travail. Parmi les syndiqués – pour la plupart des pères et des mères de famille –, on retrouve l'énigmatique Querelle, un jeune homosexuel originaire de Montréal dont la beauté trouble même les plus *straight*, dont la simple présence vient bousculer l'ordre social et insuffler un vent de révolte. Au fil des mois, le conflit de travail dégénère, se solde par un lock-out, puis donne lieu à des affrontements physiques d'une violence inattendue. Kevin Lambert propose ici un univers nettement plus vraisemblable que dans son premier roman, *Tu aimeras ce que tu as tué*, où il montrait un Chicoutimi dystopique hanté par des fantômes et les infanticides. Il serait toutefois un peu simpliste de lire dans cette « tragédie syndicale » une dénonciation littérale des injustices et des misères auxquelles font face les ouvriers et les ouvrières en région. Si les portraits que dresse l'auteur témoignent d'une sensibilité et d'un intérêt pour ces sujets, son rapport au politique ne relève certainement pas de l'argumentation ou de l'illustration, mais d'un jeu – particulièrement habile – de renversement et de superposition qui met tantôt en parallèle, tantôt en opposition différents niveaux de discours.

LA POLITIQUE « ENTRE DEUX HOT CHICKEN »

Le roman est divisé en courts chapitres dans lesquels se succèdent, à l'intérieur d'un même paragraphe, les descriptions détaillées, les échanges verbaux et les monologues intérieurs des différents personnages. La narration prend ainsi la forme d'un enchevêtrement cacophonique où se côtoient les envolées idéologiques sur « *la mort de la solidarité au Saguenay-Lac-Saint-Jean* », les statuts Facebook et les slogans de piquetage, les potins échangés au relais de motoneige et dans les allées du Rossy, les discussions triviales sur la météo et le goût de la bière. Au fil des réunions syndicales, des bières au bar sportif la Mise au Jeu et des partys de piscine, les opinions et les réflexions des ouvriers et ouvrières sont révélées de façon à en faire ressortir les paradoxes. L'auteur parvient à exposer la violence de certains propos réactionnaires avec une crudité qui ignore le politiquement correct : à travers la bouche de ses personnages, les gros se font traiter de « *tas* », les animatrices radio, d'anorexiques, on « *n'est pas raciste* », mais on peste contre les « *Indiens* » qui débarquent en ville pour se saouler, on s'insurge contre les « *tapettes* » qui « *ont pris le contrôle de la télévision et du Parlement* », on se moque des étudiants « *grévist* » de 2012 qui « *bloquent le Québec au grand complet parce qu'ils n'ont pas le goût d'aller à l'école* ». Au cours d'une soirée pendant laquelle on déplore le désintérêt collectif face aux revendications des employés de la scierie, on omet de donner du pourboire à un livreur de pizza parce que la commande a mis trop de temps à arriver. Pendant le souper de Noël, on entonne en famille « *Les enfants oubliés* », mais on évite soigneusement de parler de la grève et des moyens de pression soi-disant trop radicaux. Ces relents de haine et ces situations ironiques font voir les limites de la solidarité que réclament pourtant les protagonistes en lutte. Plus qu'il ne rend justice à l'engagement des travailleurs en région, le récit montre à plusieurs égards des êtres confinés à leur propre individualisme, qui échouent à distinguer l'argument éclairé du populisme.

LE TROUBLE DANS LA CHRONIQUE

Énigmatique et impassible, le beau Querelle est témoin des discussions qui animent ses collègues, mais y prend rarement part, sinon pour appuyer de temps à autre une proposition ou une idée. Il paraît plus intéressé par son compte Grindr, grâce auquel il séduit les plus jolis jeunes hommes de Roberval, que par la crise syndicale. Cette indifférence n'est toutefois pas le signe d'un apolitisme, ni de la futilité du personnage. Au contraire, la figure de Querelle s'inscrit dans un autre rapport au politique. Il incarne une forme de subversion qui a peu à voir avec les stratégies de moyens de pression ou les débats publics. Alors que l'achat de maisons CanExel, les *showers* de bébé et les divorces semblent faire partie du cours naturel de la vie, sa situation de célibataire multipliant sans scrupule les conquêtes apparaît comme une anomalie, un élément singulier qui vient troubler l'ordre des choses. Avec sa physionomie hellénistique et sa vieille marinière, Querelle paraît presque anachronique, d'une beauté et d'une puissance sans âge. Sa présence, en soi, « *fait événement* », en ce sens qu'elle ébranle les systèmes de valeurs hétéronormatifs et conservateurs en place, qu'elle relève d'une autre temporalité que les préoccupations quotidiennes et les actualités locales. Et l'espèce de trouble qu'il génère chez ceux et celles qu'il rencontre tient sans doute moins – sinon autant – à son pouvoir de séduction qu'à cet effet de rupture qu'il produit.

La figure de Querelle est une référence explicite au *Querelle de Brest* (1947) de Jean Genet. Ce roman a pour protagoniste un jeune marin qui, lors de son passage dans la petite ville de Brest, sème l'émotion général en séduisant tour à tour un capitaine de navire, un policier, un patron de bordel et un jeune assassin. *Querelle de Roberval* emprunte à Genet son imaginaire homoérotique, mais également son style hétérogène, dense – où se côtoient un lyrisme assumé, les références mythologiques et le langage populaire. Kevin Lambert intègre à son écriture sans guillemets ni italique les expressions locales et les références à la culture populaire, tout en multipliant les emprunts à d'autres œuvres littéraires – celles de Pasolini et de Rimbaud, notamment – et les allusions aux textes bibliques ou aux codes de la tragédie. Des personnages portent des patronymes typiquement québécois comme Larouche, Boisvert ou Ferland, alors que d'autres sont nommés Abel ou Jézabel. Chaque chapitre porte un titre qui réfère aux pratiques syndicales – par exemple, « *Convention collective* » ou « *Moyens de pression* » –, mais le roman est divisé

en cinq grandes parties – prologue, *stasimon*, *kommos*, *exodos*, épilogue – qui imitent la structure de la tragédie grecque. Le récit semble ainsi construit selon un double registre : au trivial, au *mainstream*, aux petits revirements de la politique locale se juxtaposent l'atemporel, la culture lettrée, le cathartique. Et c'est entre autres dans cette tension, qui fait surgir le poétique dans des lieux inattendus et compromet la trivialité de la vie quotidienne dans une petite ville du Saguenay–Lac-Saint-Jean, que réside le potentiel contestataire du roman.

PARADOXES ET AUTHENTICITÉ

Le texte est saturé de clichés entourant les façons de penser et de vivre « de la région », au point où cette accumulation tend à inscrire l'univers et les personnages qu'il met en scène dans le registre du parodique. L'employée de bureau qui passe ses après-midis à écouter Rouge FM en remplissant des tableaux Excel, les messieurs qui se déhanchent au son des Bee Gees avec « *leur back-coiffe pleine de gel et leur moustache* », les salons décorés de pères Noël gonflables et de coloriages de *La reine des neiges* où on prend des photos de famille en écoutant du Ginette Reno : l'addition d'éléments québécois et de marques commerciales donne aux protagonistes un aspect presque ridicule, fait ressortir la futilité de leurs goûts et de leurs préoccupations quotidiennes. Ainsi dépeints, ces derniers apparaissent moins comme des sujets incarnés que comme des prototypes, des tissus de lieux communs qui servent davantage de matériaux diégétiques qu'ils ne permettent des portraits sociaux complexes.

En conférant à ses personnages des airs de caricature, en créant ainsi des effets de comique autour de traits propres à une classe sociale peu éduquée, l'auteur adopte une posture éthique délicate, qui pourrait facilement se comprendre comme une forme de snobisme, de condescendance. L'une des plus grandes forces de sa prose relève toutefois de la capacité de Lambert à explorer les limites de la dérision sans sombrer dans le mépris. Il joue avec les clichés sans les démentir ni les reconduire systématiquement. Ses personnages n'échappent pas aux stéréotypes, mais n'incarnent pas non plus « que » des stéréotypes. Avec ses métaphores florales et ses descriptions

qui insistent sur le kitsch des soirées de karaoké et de la salle du club de curling, *Querelle de Roberval* s'adresse évidemment plus à des intellos de la ville qu'à des ouvrières et des ouvriers de la campagne. Or ces derniers ne se trouvent pas non plus antagonisés outre mesure. La narration se caractérise par une focalisation mouvante, à travers laquelle on accède successivement à la psyché de chaque personnage, et qui rappelle à certains moments la fresque sociologique que Virginie Despentes fait le pari de constituer dans sa trilogie *Vernon Subutex*. L'histoire met en scène des individus aux propos et aux comportements détestables, voire carrément dérangeants. Elle donne toutefois accès à leurs réflexions singulières d'une manière qui, sans légitimer ces attitudes, sans les excuser ni toutefois s'en moquer gratuitement, permet d'en saisir la logique et les ambiguïtés. On apprend que Judith, l'une des grévistes, a eu l'idée de proposer à son patron de devenir sa taupe en écoutant un film d'espions avec Leonardo DiCaprio, puis s'est convaincue en se disant qu'« *elle l'a toujours trouvé smatte, son boss, il a jamais rien fait de chien contre elle.* » Vers la fin du récit, le président du syndicat, Jacques Fauteux, se suicide alors que le conflit de travail paraît sans issue, laissant en guise d'explication une lettre fleuve au ton conspirationniste dans laquelle il accuse en bloc « *la haute finance, l'immigration et les environmentalistes* », mais laisse aussi transparaître une réelle et douloureuse humiliation : celle d'un homme qui sent avoir perdu sa crédibilité devant ses concitoyens. L'auteur exploite le ridicule des mentalités et des mécompréhensions qui persistent dans les milieux populaires de région, tout en exposant des situations à travers lesquelles les principes de justice sociale ne parviennent pas à faire sens, et l'opinion politique est indissociable des affects et des préoccupations personnelles. Il réussit ainsi à tenir une position particulièrement délicate, à investir la frontière souvent poreuse entre le mépris et la critique en décrivant avec une justesse qui évite la complaisance.